



JULIE JAMES

Mon ange gardien

&

Rendez-vous à risques



POUR elle

SÉLECTION Agents très spéciaux

Mon ange gardien

Rendez-vous
à risques

JULIE
JAMES

Mon ange gardien
&
Rendez-vous
à risques

*Traduits de l'anglais (États-Unis)
par Cécile Ardilly & Sophie Dalle*

ROMANS





POUR *elle*

Si vous souhaitez être informée en avant-première de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées, retrouvez-nous ici :

www.jailupouelle.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titres originaux

SOMETHING ABOUT YOU
A LOT LIKE LOVE

Éditeur original

Berkley Sensation Books, published by The Berkley Publishing Group,
a division of Penguin Group (USA) Inc., New York

© Julie James, 2010 et 2011

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 2011 et 2012

Mon ange gardien

*Au rigolo de la chambre contiguë à la mienne
à l'hôtel Marriott de San Francisco...
J'ai commencé à écrire ce livre dans
ma tête alors que vous me teniez éveillée
avec vos cabrioles.*

Remerciements

À Wendy McCurdy, mon étonnante éditrice, pour ses conseils avisés, et pour avoir su ce que je voulais faire de ce livre avant que j'en prenne moi-même totalement conscience. Merci aussi à Kathryn Tumen, à Katherine Pelz, et à toute l'équipe des éditions Berkley pour leur soutien.

À Susan Crawford, mon agent, qui m'a encouragée et a manifesté un enthousiasme inébranlable, et à Christine Garcia pour son dévouement et ses précieuses idées.

Un remerciement particulier à Kati Dancy, pour ses remarques judicieuses sur le manuscrit.

À John Mehochko, qui a répondu à toutes mes questions sur la vie quotidienne d'un adjoint du procureur, et à mon beau-père, qui a partagé avec moi ses connaissances quant aux aspects techniques des enquêtes criminelles.

À ma famille et à mes amis pour leur amour et leur soutien. Et à mon fils, qui ne manque jamais de me faire sourire.

Enfin, je tiens à remercier Brian, mon merveilleux mari, qui a réponse à tout (j'espère que je ne vais pas me mordre les doigts d'avoir écrit cela), et qui n'a jamais cessé de m'encourager.

1

Sur la trentaine de milliers de chambres d'hôtel de Chicago, il avait fallu que Cameron Lynde se retrouve juste à côté d'une suite où un couple se livrait à un véritable marathon sexuel.

— Oui ! Oh oui ! Ouuuuuuuuu !

Cameron se plaqua l'oreiller sur la tête. Une heure et demie qu'elle priait pour que ces ébats se calment ! Ils allaient bien devoir s'arrêter à un moment ou à un autre. Il était 3 heures du matin, et bien qu'elle n'ait rien contre une tumultueuse partie de jambes en l'air, celle des voisins explosait tous les records de décibels. Décidément, la situation avait basculé dans le grotesque une bonne douzaine de « Ô mon Dieu ! » plus tôt. Malgré les remises accordées aux employés fédéraux, une nuit au *Peninsula* ne rentrait pas vraiment dans le budget d'une simple ajointe du procureur. Alors, si, en plus, elle ne fermait pas l'œil de la nuit... Tout cela commençait à lui taper sérieusement sur le système.

Bang ! Bang ! Bang ! Le mur mitoyen reçut de telles secousses que la tête de son lit se mit à vibrer. Cameron maudit le parquet qui l'avait obligée à désertier sa maison pour cette chambre d'hôtel.

Quelques jours plus tôt, quand l'entrepreneur lui avait annoncé qu'elle devrait laisser sécher le parquet

pendant vingt-quatre heures, elle avait décidé de s'offrir un petit cadeau bien mérité. D'autant que la semaine d'avant, elle avait bouclé un procès éreintant de trois mois contre une association de malfrats, où onze accusés comparaissaient pour diverses activités de crimes organisés, parmi lesquelles sept homicides et trois tentatives de meurtre. L'affaire avait été très lourde psychologiquement, pour elle notamment, mais aussi pour l'autre adjoint du procureur ayant introduit l'action. Du coup, elle avait sauté sur l'occasion pour transformer la contrainte en petite escapade pour le week-end.

D'autres auraient sans doute choisi une destination un peu plus exotique qu'un hôtel à cinq kilomètres de chez eux. Mais Cameron rêvait d'un massage hors de prix extraordinairement revigorant, suivi d'une longue nuit de repos, et, le lendemain matin, d'un brunch, hors de prix lui aussi, où elle s'empiffrerait jusqu'à se rappeler pourquoi elle se tenait généralement à l'écart de ce genre de buffet. Le *Peninsula* était le lieu rêvé.

Du moins l'avait-elle cru.

— Oh, le gros, gros vilain ! Oui, c'est ça, là, juste là, continue ! Ne t'arrête pas !

Les braillements de la femme transperçaient l'oreiller. Cameron ferma les yeux et pria en silence : « Cher M. Gros Vilain, peu importe votre position, je ne veux pas savoir, mais n'en changez pas avant d'avoir conclu l'affaire. » Elle n'avait pas désiré si fort un orgasme depuis la fois – seule et unique – où elle avait couché avec Jim, le représentant de commerce en vin (et soi-disant artiste) qui cherchait encore sa voie, mais n'avait décidément pas trouvé celle qui mène aux zones érogènes féminines.

À 1 h 30 du matin, des gémissements l'avaient réveillée en sursaut. Son voisin était-il malade ? Ce fut la première pensée qui lui traversa l'esprit.

Jusqu'à ce que les plaintes d'une autre personne s'ajoutent à celles de la première, suivies de très près par des halètements, des coups dans le mur, des bramelements, et ce qui avait tout l'air d'être des fessées. Elle n'avait pas eu besoin qu'on lui fasse un dessin pour comprendre ce qui se passait dans la 1308.

Bang-Bang-Bang-Bang-Bang-Bang...

Dans la chambre voisine, le tempo contre le mur accéléra, et le grincement du sommier à ressorts atteignit un degré de résonance délirant. Cameron avait beau être sur les nerfs, elle fut forcée d'admettre que l'homme avait une sacrée endurance. Peut-être le Viagra avait-il un rôle à jouer dans tout ça, songea-t-elle. Elle avait lu quelque part qu'avec seulement une seule de ces petites pilules, un homme était paré pour une course de plus de quatre heures.

Elle rejeta brutalement l'oreiller et jeta un coup d'œil au réveil posé sur la table de chevet : 3 h 17. Si elle devait encore supporter ce ramdam pendant deux heures et quinze minutes, elle allait finir par tuer quelqu'un – à commencer par le réceptionniste qui lui avait refourgué cette fichue chambre. Du reste, les hôtels n'étaient-ils pas censés sauter le treizième étage ? Si seulement elle avait été supersstitieuse ! Sans doute aurait-elle exigé une suite à un autre étage.

Quelle poisse ! Elle aurait mieux fait de passer la nuit chez Collin ou Amy. Au moins, elle serait dans les bras de Morphée depuis belle lurette au lieu de se coltiner la symphonie cacophonique de grognements et de couinements – oui, voilà que la fille s'était mise à couiner ! – actuellement en musique de fond. En plus, Collin connaissait une délicieuse recette d'omelette au Cheddar et à la tomate ; en dernière année de fac, quand ils partageaient une

maison d'étudiants à trois, Cameron le laissait toujours faire la cuisine.

Doiiing-BANG ! Doiiiiing-BANG !

Se redressant dans son lit, elle tourna les yeux vers le téléphone qui trônait sur la table de chevet. Loin d'elle l'idée de passer pour une casse-pieds qui se plaint pour un oui ou pour un non du service cinq étoiles, mais le boucan n'avait que trop duré. À près de quatre cents dollars la nuit, elle avait droit à un minimum de sommeil. La seule raison pour laquelle la réception n'avait pas encore reçu de plainte, devinait-elle, c'était parce que la suite 1308 se trouvait à l'angle du couloir ; elle était donc leur seule voisine.

Alors qu'elle allait décrocher le combiné pour appeler l'accueil, l'étalon d'à côté laissa échapper le cri glorieux sonnante le glas de son calvaire.

— Nom de Dieu ! Je jouiiiiiiiiiiiiis !

Un puissant grognement s'ensuivit, puis...

Un silence bienheureux.

Enfin ! Cameron se laissa retomber sur le matelas. « Merci, merci à vous, les dieux du *Peninsula*, de m'avoir accordé ce répit. Jamais plus je ne dirai que vos massages coûtent les yeux de la tête, assura-t-elle silencieusement. Même si le simple fait d'étaler de la lotion sur le dos d'un individu ne justifie pas une note de cent quatre-vingt-quinze dollars, soit dit en passant. »

Sur ce, elle se pelotonna sous la couette. Le sommeil la gagnait peu à peu lorsqu'un bruit dans la chambre voisine lui arracha un tressaillement : on avait claqué la porte.

Cameron se raidit.

Plus rien.

Le silence était retombé. Juste avant de s'endormir, elle repensa à la porte qu'on venait de refermer.

« Eh bien, se dit-elle, quelqu'un venait de se payer une partie de jambes en l'air cinq étoiles. »

Bang !

La porte d'à côté claqua. Cameron se réveilla en sursaut. Des gémissements étouffés, le lit heurtant le mur, plus violemment encore qu'auparavant. Comme si, jusque-là, ils n'avaient fait que s'échauffer.

Elle jeta un coup d'œil au réveil : 4 h 08. Sans blague ! On lui avait octroyé un répit d'une demi-heure.

Les deux rigolos d'à côté avaient abusé de sa patience. Sans perdre un instant, elle chercha à tâtons l'interrupteur et alluma la lampe de chevet. Éblouie par la lumière, elle cligna des yeux, puis attrapa le téléphone et composa le numéro de l'accueil.

Au bout d'une sonnerie, un homme prit son appel.

— Bonsoir, mademoiselle Lynde, l'accueil à votre service. Que puis-je pour vous ?

Cameron se racla la gorge.

— Écoutez, fit-elle de la voix rauque de celle qui manque de sommeil, je ne voudrais pas passer pour une enquiquineuse, mais vous devez faire quelque chose avec la 1308. On n'arrête pas de cogner contre le mur. Ça fait bien... quoi... deux heures que j'ai droit à toute une gamme de plaintes, de cris et de fessées en tout genre. J'ai à peine fermé l'œil, et voilà qu'ils remettent le couvert pour la vingtième fois – tant mieux pour eux, mais pour moi, la coupe est pleine. Trop c'est trop. Vous comprenez ?

À l'autre bout de la ligne, le réceptionniste ne parut pas plus choqué que cela, comme si résoudre des conflits liés aux parties de jambes en l'air était monnaie courante.

— Bien sûr, mademoiselle Lynde. Je vous prie de bien vouloir nous excuser pour ce désagrément. J'envoie de suite la sécurité régler le problème.

— Merci, grommela Cameron, qui refusa pourtant de se laisser amadouer si facilement.

Elle toucherait un mot de cette histoire à la directrice dès le lendemain, décida-t-elle. Pour le moment, tout ce qui lui importait, c'était de grappiller quelques heures de sommeil serein.

Après avoir raccroché, elle lança un regard au mur qui séparait les deux pièces. Un étrange silence était retombé dans la suite 1308. Ses occupants l'avaient-ils entendue se plaindre ? Certes, les cloisons étaient fines (elle en savait quelque chose !). Mais tout de même, l'isolation était-elle si déplorable ?

La porte de la 1308 s'ouvrit.

Les salauds ! Ils prenaient la poudre d'escampette.

Cameron bondit du lit et se précipita vers la porte, bien décidée à voir à quoi ressemblaient les enragés du sexe. Elle colla l'œil au judas à l'instant où la porte de l'autre chambre se refermait. Quelques secondes s'écoulèrent pendant lesquelles elle ne vit personne. Et puis...

Il se déplaçait d'un pas déterminé ; le judas déformait légèrement sa silhouette. Quand il passa devant sa chambre, elle n'eut qu'un aperçu de l'homme, dont elle ne vit pas le visage. Plutôt grand, jean, blouson de velours côtelé noir, et T-shirt gris à capuche. Il avait une certaine allure. Il avait rabattu la capuche sur sa tête. Bizarre... Il traversa le couloir et poussa la porte de la cage d'escalier. Elle tiqua. Un détail, dans son attitude, lui parut vaguement familier. Mais avant qu'elle ait eu le temps de mettre le doigt dessus, il avait disparu.

Cameron s'écarta de la porte. Il se passait des choses plutôt étranges dans la chambre 1308... Peut-être que l'homme avait tout simplement pris

ses jambes à son cou après l'avoir entendue appeler l'accueil, laissant sa partenaire affronter seule les retombées de leur manque de discrétion. Un homme marié, peut-être ? En tout cas, sa partenaire aurait quelques explications à fournir à la sécurité, qui ne devrait plus tarder. Et, puisqu'elle était réveillée, autant assister à la scène finale à travers le judas. Non pas qu'elle soit du genre à écouter aux portes, mais... Bon, d'accord, elle écoutait aux portes.

Quelques minutes plus tard, deux hommes en costume se présentèrent devant la 1308 et frappèrent au battant. Cameron avait l'œil collé à l'orifice.

Personne n'ouvrit.

— On essaie encore ? demanda le plus petit.

L'autre hocha la tête et frappa de nouveau.

— Sécurité de l'hôtel, lança-t-il.

Pas de réponse.

— Tu es sûr qu'il s'agit de la bonne chambre ? demanda-t-il au premier.

Celui-ci vérifia et acquiesça.

— Ouais. La personne qui s'est plainte a bien donné le numéro 1308.

Il jeta un regard vers la chambre de Cameron. Elle recula d'un pas, comme s'il pouvait la voir à travers la porte. Et prit conscience qu'elle ne portait rien d'autre qu'un T-shirt de l'université du Michigan et un slip.

Il y eut un silence.

— Je n'entends rien, déclara le premier.

Il frappa encore, cette fois plus violemment.

— Ici la sécurité ! Veuillez ouvrir !

Toujours aucun signe de vie.

Cameron remit l'œil contre l'orifice. Les deux employés paraissaient agacés.

— Peut-être qu'ils sont sous la douche, hasarda le petit.

— Ouais, ils sont sûrement en train de remettre ça.

Ils s'approchèrent de la porte pour écouter. De son côté, Cameron tendit l'oreille, à l'affût d'un bruit de douche dans la chambre voisine, mais elle n'entendit rien.

Le grand poussa un soupir.

— Vous connaissez le protocole, cria-t-il à l'intention des clients. Nous allons devoir forcer votre porte.

Il sortit de sa poche un passe-partout, qu'il glissa dans la serrure. La porte se débloqua.

— Il y a quelqu'un ? appela-t-il. Ici, la sécurité de l'hôtel.

Il se tourna vers son collègue et secoua la tête. Puis il s'avança dans la pièce. Les deux hommes disparurent, et la porte se referma.

Pendant un court instant, il n'y eut plus un bruit, puis l'un des deux hommes s'écria : « Merde alors ! » L'estomac de Cameron se souleva. Tout ça ne sentait pas bon du tout. Elle se dépêcha d'aller plaquer l'oreille contre le mur.

— Essaie le massage cardiaque pendant que j'appelle les urgences ! cria l'un des employés.

Cameron avait jadis pris des cours de secourisme. Elle ne fit ni une ni deux et se rua vers la porte qu'elle ouvrit à la volée à l'instant où l'agent de sécurité sortait en trombe de la 1308.

L'apercevant, il leva la main.

— Madame, je vous demanderai de ne pas sortir de votre chambre.

— Mais, j'ai entendu... J'ai pensé que je pourrais vous aider, je...

— Nous contrôlons la situation, madame. Si vous voulez bien rester dans votre chambre.

Sur ce, il s'éloigna au pas de course.

Obéissant aux ordres de l'employé, Cameron ne s'aventura pas au-delà du seuil. Alertés par le remue-ménage, d'autres clients pointèrent le nez dans le couloir, leur expression oscillant entre curiosité et appréhension.

Après un court laps de temps qui lui parut durer une éternité, l'agent de sécurité revint accompagné de deux secouristes munis d'un brancard à roulettes. Cameron l'entendit expliquer :

— On l'a trouvée sur le lit... Comme elle était inerte, on a tenté de la ranimer avec un massage cardiaque, mais ça semble mal barré...

D'autres employés étaient venus en renfort. Une femme en tailleur gris se présenta comme la directrice de l'hôtel et pria les clients de bien vouloir rester dans leurs chambres. Puis elle ordonna aux membres du personnel de veiller à ce que personne n'erre dans le couloir ou l'ascenseur.

Les clients qui discutaient à voix basse se turent instantanément lorsque les secouristes réapparurent avec le brancard. Une femme était étendue dessus, sa longue chevelure rousse déployée autour de son visage jurant violemment avec le drap blanc du chariot et le peignoir de l'hôtel. Elle ne bougeait pas.

Un secouriste poussait le chariot, tandis que l'autre courait à côté en pompant de l'oxygène dans un masque plaqué sur le nez et la bouche de la femme. Les agents de sécurité les précédaient, s'activant pour garder la voie libre. Un employé annonça que la police était en route, et un murmure s'éleva parmi les clients de l'hôtel, qui exigèrent qu'on les informe de la situation.

— Je comprends votre inquiétude, fit la directrice en haussant la voix, et je vous présente toutes nos excuses pour la gêne occasionnée.

Elle s'exprimait d'un ton calme, posé, tout à fait semblable à celui du réceptionniste à qui Cameron avait parlé un peu plus tôt.

— Malheureusement, à ce stade, je peux seulement vous dire que la situation est très grave, continua-t-elle, et qu'il se pourrait qu'elle soit de nature criminelle. Nous allons confier l'affaire à la police, et nous vous demanderons de bien vouloir rester dans vos chambres jusqu'à ce qu'elle arrive sur les lieux. Certains d'entre vous seront sans doute appelés à répondre à leurs questions.

Sur ces mots, elle posa les yeux sur Cameron, puis se dirigea vers elle. Les murmures reprurent de plus belle.

— Mademoiselle Lynde, c'est bien cela ?

Cameron hocha la tête.

— Oui.

La directrice indiqua la porte d'un geste de la main.

— Puis-je vous reconduire à votre suite, mademoiselle Lynde ?

Une manière polie de dire, dans le langage du *Peninsula* : « Autant vous mettre à l'aise car vous n'êtes pas près de sortir d'ici, mademoiselle J'ai-les-oreilles-qui-traînent. »

— Bien sûr, répondit Cameron, encore sous le choc.

Dans son travail, elle était souvent exposée au crime. Mais cette fois, c'était différent. Cela n'avait rien d'un cas qu'elle étudiait à travers le regard objectif du procureur. Cette fois, pas de dossier d'accusation minutieusement élaboré, puis soumis par le FBI, pas de photos de la scène du crime. Non, cette fois, elle avait été témoin auditif. Elle avait vu la victime en chair et en os. Et maintenant qu'elle repensait à l'homme en blouson et T-shirt à capuche, elle avait probablement également vu le coupable.

À cette pensée, son corps fut parcouru de frissons.

Ou peut-être que ces frissons étaient liés au fait qu'elle se tenait dans le couloir climatisé sans rien d'autre sur le dos que son T-shirt et son slip.

Très élégant.

S'efforçant de rassembler le peu de dignité qu'il pouvait rester à une personne sans soutif ni pantalon, Cameron tira sur son T-shirt et suivit la directrice jusqu'à sa chambre.

2

Quelque chose clochait.

Depuis maintenant plus de deux heures, Cameron était prisonnière de sa chambre d'hôtel, tandis que le CPD, le Département de police de Chicago, investissait la scène du crime. Elle était assez rodée en matière d'interrogatoire de témoins pour savoir qu'il ne s'agissait pas là du protocole habituel.

Pour commencer, on l'avait laissée dans l'ignorance la plus totale. La police avait débarqué peu après que la directrice l'eut reconduite dans sa chambre. Un dénommé Slonsky, un homme d'âge mûr extrêmement revêche à la calvitie naissante, avait frappé à la porte de Cameron et s'était tranquillement installé dans un fauteuil pour prendre sa déposition. Bien qu'ayant eu droit à environ deux minutes d'intimité pour enfiler un pantalon de yoga et un soutien-gorge, le fait d'être interrogée par la police assise sur un lit dont les draps avaient été rabattus à la va-vite lui semblait un peu embarrassant.

L'inspecteur Slonsky avait immédiatement remarqué le verre de vin à moitié vide qui traînait sur le bureau. Ce qui n'avait pas manqué de susciter plusieurs questions préliminaires sur sa consommation d'alcool tout au long de la soirée. Après avoir réussi à convaincre Slonsky – du moins en

apparence – que non, elle n'était pas une pochtronne invétérée et que oui, on pouvait se fier un minimum à sa déposition, ils avaient abordé le cœur du sujet. Slonsky s'étant présenté comme « inspecteur » et non comme « officier », elle lui avait demandé s'il faisait partie de la Criminelle. Ne serait-ce que pour cette raison, elle voulait savoir ce qui était arrivé à la fille de la chambre 1308.

Il l'avait dévisagée calmement, puis avait rétorqué :

— Ici, c'est moi qui pose les questions, mademoiselle Lynde.

Cameron avait à peine fini de faire sa déposition qu'un autre inspecteur en civil avait passé la tête dans l'entrebâillement.

— Slonsky... tu ferais bien de venir voir, avait-il dit en indiquant la pièce d'à côté du menton.

Slonsky s'était levé, et avait de nouveau dévisagé Cameron sans ciller. À croire qu'il s'entraînait devant le miroir de sa salle de bains.

— Si vous pouviez rester dans votre chambre jusqu'à ce que je revienne, lui avait-il dit.

— Bien sûr, inspecteur, avait-elle répondu avec un sourire.

Elle aurait pu faire valoir sa supériorité hiérarchique pour obtenir quelques réponses, mais on n'en était pas à ce stade. Du moins pas encore. Toute sa vie, elle avait été entourée de flics, et elle avait beaucoup de respect pour leur profession. Mais son sourire, en l'occurrence, était destiné à montrer à Slonsky qu'il ne l'impressionnait pas.

— Je suis heureuse de coopérer, avait-elle ajouté.

Slonsky l'avait scrutée d'un air méfiant, se demandant probablement s'il n'avait pas perçu une pointe de sarcasme dans sa voix. Elle provoquait souvent ce genre de regard.

— Contentez-vous de rester là où vous êtes, avait-il répondu en sortant.

Il revint une demi-heure plus tard pour lui annoncer qu'en raison de « développements inattendus » elle devrait non seulement demeurer dans sa chambre plus longtemps que prévu, mais qu'en plus, il postait un garde devant sa porte. Il ajouta qu'« il avait été demandé » qu'elle ne passe aucun coup de téléphone depuis son portable ou depuis la ligne du *Peninsula* jusqu'à ce qu'« ils » aient fini de l'interroger.

Pour la première fois, Cameron se demanda si elle avait des raisons de se faire du souci.

— Suis-je considérée comme suspecte dans cette enquête ? s'enquit-il.

— Je n'ai pas dit cela.

Il n'avait pas non plus dit « non », nota-t-elle.

Comme Slonsky pivotait sur ses talons pour prendre congé, elle lança :

— Qui sont ces « ils » ?

Il lui jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

— Pardon ?

— Vous avez dit que je ne pouvais passer aucun coup de fil jusqu'à ce qu'« ils » aient fini de m'interroger. À qui faisiez-vous allusion ?

À en juger par son expression, l'inspecteur n'avait pas la moindre intention de répondre à sa question.

— Nous apprécions votre coopération et votre patience, mademoiselle Lynde. C'est tout ce que je peux vous dire pour l'instant.

Quelques minutes après le départ de Slonsky, Cameron tenta de regarder par le judas, mais elle ne vit rien d'autre que la nuque d'un homme, probablement le garde posté devant sa porte. Elle retourna s'asseoir sur le lit. Jetant un œil au réveil, elle s'aperçut qu'il était déjà presque 7 heures. Elle alluma le poste de télévision – après tout, Slonsky ne lui avait pas interdit de regarder la télé – dans

l'espoir d'en apprendre un peu plus sur la situation aux informations.

Elle en était encore à pianoter sur la télécommande pour tenter de quitter le satané écran d'accueil de l'hôtel quand la porte de sa chambre s'ouvrit de nouveau.

Slonsky pointa la tête à l'intérieur.

— Désolé, pas de télévision non plus.

Il referma la porte.

— Fichus murs en papier ! râla Cameron à mi-voix.

Non pas que qui que ce soit l'écoute. Encore que...

— Ai-je au moins le droit de lire un livre, inspecteur Slonsky ? lança-t-elle dans le vide.

Rien.

Puis une voix se fit entendre à travers la porte :

— Pas de problème.

En fait, les murs étaient si peu épais que Cameron avait entendu le léger sourire qui résonnait dans la voix du policier.

— Mais enfin, on frise le ridicule, là ! J'ai des droits, vous savez.

Cameron faisait face au policier chargé de garder sa porte, bien décidée à obtenir des réponses.

Le jeune agent hocha la tête d'un air compatissant.

— Je sais, madame. Je m'excuse vraiment, mais je ne fais qu'obéir aux ordres.

Peut-être était-ce la contrariété due au fait qu'elle était cloîtrée dans cette maudite chambre depuis cinq heures – *cinq* ! –, mais Cameron décida qu'elle allait étrangler ce gamin s'il l'appelait encore une fois « madame » ! Elle avait trente-deux ans, pas soixante. Cela dit, elle avait sans doute abandonné le droit de se faire appeler « mademoiselle » le jour

où elle avait commencé à considérer les officiers de police de vingt-deux ans comme des gamins.

Décidant qu'étrangler un flic n'était peut-être pas le meilleur moyen de sortir d'ici quand il y en avait probablement une bonne douzaine dans le couloir (elle n'aurait pu l'affirmer, certes, vu qu'on ne lui avait même pas permis de jeter un œil hors de sa chambre, et encore moins d'y poser un orteil), Cameron tenta une autre approche. De toute évidence, l'agent-enfant était sensible à l'autorité. Peut-être pouvait-elle utiliser cela à son avantage.

— Écoutez, j'aurais probablement dû le mentionner plus tôt, mais il se trouve que je suis adjointe du procureur fédéral. Je travaille au bureau de Chicago...

— Si vous vivez à Chicago, pourquoi passer la nuit à l'hôtel ? l'interrompt l'agent-enfant.

— Je refais mon parquet. Ce que je voulais dire...

— Vraiment ? coupa-t-il, l'air très intéressé. Parce que ça fait un bout de temps que je cherche quelqu'un pour rénover ma salle de bains. Les anciens proprios avaient fait mettre une espèce de carrelage en marbre noir et blanc avec ces robinetteries dorées. On se croirait dans le Manoir de *Playboy*. Ça vous ennuerait de me donner les coordonnées de votre entrepreneur ?

Cameron inclina la tête de côté.

— Seriez-vous en train d'essayer de noyer le poisson avec vos questions, ou souffrez-vous juste d'une sorte de fascination bizarre pour la rénovation des maisons ?

— Réponse un, peut-être. J'avais la nette impression que vous étiez sur le point de me créer des problèmes, avoua-t-il.

Cameron se retint de sourire. L'enfant-officier n'était peut-être pas aussi naïf qu'elle l'avait cru.

— Écoutez, reprit-elle, vous n'avez pas le droit de me garder ici contre mon gré, d'autant que j'ai déjà fait ma déposition à l'inspecteur Slonsky. Vous et moi le savons très bien. Surtout moi. De toute évidence, cette enquête a pris une tournure inhabituelle, et bien que j'accepte volontiers de coopérer et de vous laisser une certaine marge de manœuvre par pure courtoisie professionnelle, il va falloir répondre à mes questions si vous voulez que je prenne mon mal en patience. Maintenant, si je me trompe d'interlocuteur, pas de problème. Allez chercher Slonsky ou la personne, quelle qu'elle soit, à qui je suis censée m'adresser.

L'agent-enfant fit montre d'une certaine sympathie.

— Je sais que vous êtes coincée ici depuis un bout de temps, mais les gars du FBI ont dit qu'ils viendraient vous parler dès qu'ils en auraient fini à côté.

— C'est donc le FBI qui a pris l'affaire en main ?

— Je n'étais probablement pas censé vous le dire.

— Pourquoi l'affaire relève-t-elle de leurs compétences ? le pressa Cameron. C'est un homicide, c'est ça ?

Cette fois, l'agent-enfant ne mordit pas à l'hameçon.

— Je suis désolé, mademoiselle Lynde, mais je suis pieds et poings liés. L'agent chargé de l'enquête m'a bien précisé que je n'étais pas autorisé à vous parler.

— Dans ce cas, je pense qu'il me faut parler à l'agent en question. De qui s'agit-il ?

En tant que procureur du district nord de l'Illinois, elle avait travaillé avec quantité d'agents du FBI de Chicago.

— Un agent spécial – son nom m'a échappé, répondit le gamin. Je pense qu'il vous connaît parce que, quand il m'a posté devant votre porte, il a dit qu'il culpabilisait à l'idée de me forcer à rester avec vous aussi longtemps.

Cameron s'efforça de n'en rien laisser paraître, mais cet aveu la piqua au vif. Certes, on ne pouvait pas vraiment dire qu'elle faisait copain-copain avec les agents du FBI avec qui elle travaillait – beaucoup d'entre eux lui reprochaient encore l'incident qui avait eu lieu trois ans auparavant –, mais à l'exception d'un agent en particulier qui, heureusement, se trouvait à des milliers de kilomètres de là, dans le Nebraska ou le Nevada, ou un truc comme ça, elle n'aurait jamais pensé qu'un membre du Bureau fédéral puisse la détester au point de médire sur son compte.

Le jeune policier semblait désolé.

— Si ça peut vous reconforter, je ne vous trouve pas si redoutable.

— Merci. Et cet agent spécial, qui pense me connaître assez pour cracher sur mon compte, a-t-il ajouté autre chose ?

— Non, juste qu'il fallait aller le chercher si vous commenciez à devenir tatillonne, répondit-il. Vous allez commencer, n'est-ce pas ? ajouta-t-il après l'avoir dévisagée.

Cameron croisa les bras.

— Je pense, oui.

Et elle n'allait pas y aller avec le dos de la cuillère.

— Allez trouver cet agent, et dites-lui que l'enquiquineuse de la 1308 en a ras le bol qu'on la fasse tourner en bourrique. Dites-lui aussi que j'apprécierais beaucoup qu'il remballe son complexe de toute-puissance et condescende à me parler en personne. Parce que j'aimerais bien savoir combien de temps il compte me faire mijoter ici.

— Aussi longtemps qu'il le faudra, mademoiselle Lynde, fit une voix que Cameron aurait reconnue entre mille.

Une voix profonde et veloutée.

Non, c'était impossible.

Le propriétaire de la voix en question apparut dans son champ de vision. Grand, ténébreux, renfrogné, il n'avait pas changé d'un poil en trois ans.

— Agent Pallas, fit-elle sans prendre la peine de masquer son animosité, j'ignorais que vous étiez de retour en ville. Comment avez-vous trouvé le Nevada ?

— Le Nebraska.

Il lui adressa un regard glacial. Cameron sut alors que sa journée, qui n'avait pas commencé sous les meilleurs auspices, venait juste de virer au cauchemar.

Cameron regarda d'un air soupçonneux, Jack, alias l'agent spécial Pallas, se tourner vers le jeune agent de police.

— Merci, officier, dit-il. Je prends le relais.

Le policier battit en retraite, l'abandonnant aux mains de Jack. Ce dernier pénétra dans la chambre. Il avait le regard dur et tranchant comme une lame.

— Vous vous êtes fourrée dans un joli pétrin, lâcha-t-il.

Cameron se redressa. Trois années s'étaient écoulées, mais il avait toujours le don de la mettre sur la défensive en un clin d'œil.

— Je l'ignorais. Grâce à vous, je n'ai pas la moindre idée de ce qui se passe.

Elle marqua une pause, furieuse qu'on ne l'ait pas tenue au courant.

— Qu'est-il arrivé à la femme d'à côté ? reprit-elle.

— Elle est morte.

Cameron hocha lentement la tête. La présence sur les lieux des flics de la Criminelle lui avait mis la puce à l'oreille, mais la confirmation du décès de cette femme lui fit tout de même un choc. Elle ressentit soudain le besoin irrépressible de fuir cette chambre, mais s'efforça de ne pas laisser percer la moindre émotion devant Jack.

— Je suis navrée de l'apprendre, dit-elle simplement.

D'un geste, il indiqua la chaise devant le bureau.

— Pourquoi ne pas vous asseoir ? J'ai quelques questions à vous poser.

— Avez-vous l'intention de m'interroger, agent Pallas ?

— Avez-vous l'intention de nous mettre des bâtons dans les roues, mademoiselle Lynde ?

Elle eut un rire forcé.

— Pourquoi ? Vous seriez prêt à employer la force ?

Sombre et glacial, Jack ne cilla pas. Cameron avala sa salive et prit mentalement note d'éviter à l'avenir de titiller un homme qui portait un revolver et lui reprochait d'avoir quasiment démoli sa carrière.

Elle se souvint du jour, trois ans auparavant, où elle avait fait sa connaissance dans le cadre de l'affaire Martino. Elle n'avait encore jamais travaillé avec Jack ; elle n'était procureur que depuis un an. Quand son patron lui avait confié le dossier Martino, le cas le plus en vue de la région, elle avait été surprise, mais aussi enthousiaste. Rob Martin (alias Roberto Martino) était connu du FBI et du bureau du procureur pour chapeauter l'organisation criminelle la plus importante de Chicago. Le problème était depuis toujours de réunir suffisamment de preuves.

C'est là que l'agent spécial Pallas entra en scène. Avant leur entrevue, le patron de Cameron lui avait dressé un portrait du personnage. Après avoir travaillé sous couverture pendant deux ans pour infiltrer l'organisation de Martino, Pallas avait été démasqué. Le FBI avait donc dû l'exfiltrer. Son patron ne lui avait pas dit grand-chose sur l'extraction elle-même. Elle savait juste que Pallas s'était retrouvé acculé dans un entrepôt avec dix sous-fifres de Martino, et

qu'il avait pris une balle en tentant de s'échapper. Elle savait aussi qu'à l'arrivée des renforts, il s'était déjà débrouillé pour abattre huit des porte-flingues de Martino.

La première fois qu'il avait passé la porte de son bureau avec son coéquipier, Jack Pallas lui avait fait forte impression. Elle le soupçonnait de produire systématiquement ce genre de réaction. Avec ses yeux bruns de prédateur, ses cheveux de jais, son visage ombré d'une barbe de quelques jours, il avait tout de l'individu qu'on préfère ne pas croiser, le soir, au détour d'une allée sombre. Il avait alors le bras droit dans le plâtre, une blessure causée par les hommes de Martino sans doute, et portait un T-shirt bleu marine et un jean en lieu et place du traditionnel costume-cravate de la plupart des agents du FBI. Elle n'avait pas été surprise qu'on l'ait choisi pour cette mission sous couverture.

Et trois ans plus tard – alors qu'il se tenait à l'autre bout de la chambre, qui paraissait soudain trop petite, les yeux brillants d'une espèce de colère contenue, et, oui, malgré le costume-cravate standard qu'il portait maintenant –, il avait toujours l'air aussi menaçant.

— J'exige de parler à un avocat, déclara Cameron.

— Vous êtes avocate, rétorqua-t-il. Et vous n'êtes pas considérée comme suspecte, donc vous n'y avez de toute façon pas droit.

— Je suis considérée comme quoi, dans ce cas ?

— Comme une personne qui nous intéresse.

Il se payait sa tête.

— Voilà ce qu'on va faire, dit-elle. Je suis fatiguée, et pas d'humeur à jouer au chat et à la souris. Donc, si vous ne me dites pas maintenant ce qui se passe, je m'en vais.

Jack jeta un œil à son ensemble pantalon de yoga – T-shirt de l'université du Michigan, peu

impressionné par ses menaces. Dieu merci, elle n'était plus en petite culotte !

— Vous n'allez nulle part, répliqua-t-il en tirant la chaise. Asseyez-vous.

— Merci, mais non. Je pense que je vais m'en tenir à mon plan initial : *ciao* !

Avant qu'il ait le temps de la prendre au mot, Cameron attrapa son sac et se dirigea vers la porte. Et tant pis pour ses affaires, elle les récupérerait plus tard.

— C'était sympa de vous revoir, agent Pallas. Je constate avec plaisir qu'après trois ans dans le Nebraska, vous êtes resté le même enfoiré.

Elle ouvrit la porte à la volée et se retrouva nez à nez avec un homme qui s'apprêtait à entrer dans la chambre. Il était noir, portait un costume gris bien coupé et une cravate, et paraissait plus jeune que Jack.

Bien qu'il eût les mains chargées de trois gobelets de chez Starbucks, il la gratifia d'un sourire éblouissant.

— Merci de m'avoir ouvert. Qu'est-ce que j'ai manqué ?

— J'étais sur le point de quitter la pièce comme une furie. Oh ! et j'ai traité l'agent Pallas d'enfoiré.

— On dirait que vous passez un bon moment. Un café ? proposa-t-il en lui tendant un gobelet. Je suis l'agent Wilkins.

Cameron jeta un coup d'œil entendu par-dessus son épaule.

— Vous jouez au duo bon flic versus mauvais flic ? C'est tout ce dont vous êtes capable, Jack ?

Il traversa la pièce à grands pas et se planta dans l'embrasure de la porte, la dominant de toute sa taille.

— Vous n' imaginez pas ce dont je suis capable, répliqua-t-il sombrement.

Comme il se penchait pour prendre un gobelet des mains de Wilkins, Cameron prit mentalement note d'éviter à l'avenir de titiller un homme qui portait un revolver, lui reprochait d'avoir quasiment démoli sa carrière, *et* avait une tête de plus qu'elle. Elle se maudit intérieurement d'avoir opté pour les tennis au lieu des talons hauts qu'elle portait d'ordinaire. Cela, même avec ses talons, elle ne lui arriverait qu'au menton. Sans compter qu'elle aurait eu l'air fin, chaussée de Manolo Blahnik avec un pantalon de yoga.

Le regard de Wilkins passa de l'un à l'autre.

— Vous vous connaissez déjà tous les deux ?

— Mlle Lynde et moi-même avons *presque* eu le plaisir de travailler ensemble sur un dossier, lâcha Jack.

— Presque ? répéta Wilkins, perplexe, avant de se tourner vers Cameron. Une seconde – Cameron Lynde ? Je savais bien que ce nom m'était familier ! Évidemment, vous travaillez au bureau du procureur, ajouta-t-il, le regard amusé. C'est de vous que Jack parlait quand il a dit que...

— Je pense que nous nous souvenons tous de ce que l'agent Pallas a dit, interrompit Cameron.

Trois ans auparavant, ses paroles avaient été diffusées en boucle par la chaîne nationale pendant toute une semaine. Elle n'avait pas besoin qu'on les lui rappelle, et surtout pas en présence de Pallas. L'expérience avait été suffisamment embarrassante la première fois.

Wilkins acquiesça.

— Je comprends, pas de problème. Eh bien... c'est un peu délicat, ajouta-t-il en regardant Jack et Cameron à tour de rôle.

Changeant de sujet, Cameron indiqua les gobelets.

— C'est un normal ou un déca ?

— Normal. J'ai cru comprendre que la nuit avait été longue.

Elle s'empara d'un des gobelets. Cela faisait vingt-trois heures qu'elle était éveillée, et l'adrénaline ne faisait plus d'effet. Elle avala une gorgée de café, s'autorisa un soupir de gratitude.

— Merci.

Wilkins goûta à son café.

— Vous voyez, nous sommes simplement trois personnes en train de boire un café en discutant. Alors qu'en dites-vous ? Vous n'avez pas envie de rester un peu avec nous pour parler de ce qui s'est passé la nuit dernière ?

Cameron faillit sourire. Contrairement à Pallas, Wilkins avait tout l'air d'être un homme raisonnable et agréable. Pas de chance, il avait dû perdre à la courte paille pour être flanqué d'un tel coéquipier.

— Présenté ainsi, fit-elle, je peux peut-être faire un effort.

Wilkins sourit.

— Eh bien, si *vous* souhaitez me poser des questions, agent Wilkins, je serai heureuse d'y répondre, déclara Cameron, qui pivota pour rentrer dans la chambre, bousculant légèrement Jack au passage.

Wilkins et Jack la suivirent du regard tandis qu'elle allait s'asseoir sur la chaise devant le bureau. Elle croisa les jambes et fixa les deux hommes.

— Très bien. Par où voulez-vous commencer ?

Si ce n'avait pas été Cameron Lynde, Jack aurait probablement trouvé son attitude amusante.

Mais, en l'occurrence, il n'avait pas du tout envie de rire. Il décida de laisser Wilkins conduire l'interrogatoire. Non pas parce qu'elle avait clairement fait comprendre qu'elle ne voulait rien avoir affaire avec lui – il se fichait de ses désirs comme de l'an

quarante –, mais parce qu'elle réagissait mieux avec son coéquipier qu'avec lui, ce qui n'avait rien d'étonnant vu leur histoire. Pour l'heure, c'était l'enquête avant tout, et il n'avait pas l'intention de laisser ses sentiments personnels entrer en ligne de compte.

À son arrivée au *Peninsula* avec Wilkins, quand l'inspecteur Slonsky leur avait appris le nom du témoin de la chambre 1308, l'espace d'une seconde, Jack avait cru qu'il s'agissait d'une farce, d'une sorte de bizutage que ses collègues lui avaient préparé pour son retour à Chicago. Il avait continué d'avoir des soupçons sur la scène du crime. Après tout, il n'y avait pas de corps – Slonsky lui avait dit que les auxiliaires médicaux avaient transporté la victime au *Northwestern Memorial* pour tenter de la réanimer.

Puis il avait vu la vidéo.

Après cela, il lui avait paru évident que le coup de fil de son patron à 5 heures du matin lui demandant d'aller vérifier ce sur quoi la Criminelle semblait être tombée n'avait rien d'une farce minutieusement élaborée. À ce stade, la priorité était de savoir si, oui ou non, cette affaire relevait du FBI.

Tout reposait sur le témoignage de Cameron Lynde. Si Jack croyait son histoire, le FBI n'aurait d'autre choix que de mener sa propre enquête. Pour cette raison, et en tant qu'agent senior, il savait que même s'il mourait d'envie de refiler le témoin à Wilkins, ce n'était pas possible.

Depuis le coin de la pièce, Jack étudiait la jeune femme. Elle semblait exténuée, et pour cause. Étrangement, elle lui paraissait plus petite que dans son souvenir. Sans doute parce que chaque fois qu'il l'avait vue, c'était dans le cadre du travail, et qu'elle portait des talons.

Oui, il se souvenait fort bien de Cameron Lynde et de ses talons hauts... En fait, même s'il ne l'avait pas vue depuis trois ans, il était surpris d'avoir gardé en

mémoire autant de détails la concernant : sa longue chevelure châtain, ses yeux d'un bleu-vert cristallin, son attitude qu'il avait jadis, très brièvement, trouvée admirable.

Cela dit, il n'aurait pas dû être étonné de se rappeler tout cela. Après tout, il était agent du FBI, c'était son boulot d'emmagasiner des détails.

Et puis, il devait admettre que Cameron Lynde était une sacrée belle fille. Qui se trouvait être aussi une vraie mégère.

Heureusement, pour l'heure, sa longue crinière était attachée en queue-de-cheval, et son regard avait un peu perdu de son éclat – le manque de sommeil, sans doute. Sa tenue était plutôt craquante, mais compte tenu du facteur mégère susmentionné, il préféra ignorer ce détail.

— Alors quand ils m'ont réveillée pour la seconde fois, expliquait Cameron, j'ai décidé d'appeler l'accueil.

— J'aimerais revenir en arrière un instant.

L'intervention de Jack fit sursauter Cameron. C'était la première fois qu'il ouvrait la bouche depuis le début de son récit.

— Dites-moi ce que vous avez entendu juste avant de vous endormir. Avant que les bruits ne recommencent dans la chambre d'à côté.

Cameron hésita. Il savait qu'elle ne souhaitait pas répondre à ses questions à lui – en fait, elle souhaitait probablement ne pas lui parler du tout –, mais maintenant qu'elle avait commencé de coopérer, elle n'avait plus trop le choix.

— J'ai entendu la porte se refermer, comme si quelqu'un quittait la pièce, répondit-elle.

— Êtes-vous certaine qu'il s'agissait bien de la porte donnant sur le couloir ?

— Oui.

— Mais vous n'êtes pas allée vérifier que quelqu'un avait effectivement quitté la pièce ?

Cameron secoua la tête.

— Non. Ensuite, pendant environ une demi-heure, ç'a été le calme plat.

— Décrivez-moi les bruits qui vous ont réveillée.

Constatant qu'il prenait la relève, Cameron se tourna vers lui.

— Qu'aimeriez-vous savoir, agent Pallas ? demanda-t-elle avec une politesse moqueuse.

— Je viens de vous le dire. Ce que vous avez entendu.

— Quasiment la même chose que ce que j'avais entendu dans la chambre la première fois, répliqua-t-elle d'un air de défi.

Jack inclina la tête de côté.

— Vraiment ? D'après votre témoignage, la première fois, vous avez entendu un couple faire l'amour.

— Oui, en effet. Je crois que les bruits de fessées et les cris orgasmiques étaient assez éloquents.

Jack quitta son coin pour s'approcher d'elle.

— Donc, quand vous vous êtes réveillée la seconde fois, vous avez aussi entendu des bruits de fessées ?

— Non.

À son expression, Jack devina qu'elle n'appréciait pas de subir un contre-interrogatoire.

— Et les « cris orgasmiques », vous en avez entendu d'autres ?

— J'ai entendu des cris.

— Mais aucune annonce d'orgasme imminent ?

Elle le fusilla du regard.

— Vous vous étiez bien fait comprendre, agent Pallas.

Il se rapprocha et baissa les yeux sur elle.

— Ce que je veux que vous compreniez, mademoiselle Lynde, c'est que je sais que vous êtes fatiguée, mais que ce n'est pas une excuse pour nous fournir un témoignage approximatif.

Les yeux de Cameron lancèrent des éclairs. Mais après un instant de silence, elle hocha la tête.

— C'est de bonne guerre.

Elle jeta un regard au mur de séparation.

— La seconde fois, j'ai été réveillée par le bruit du lit qui heurtait le mur – plus brutalement que les fois précédentes. Mais il n'y a eu que deux secousses. Ensuite, comme je l'ai dit, j'ai entendu des cris.

— D'homme ou de femme ? demanda Jack.

— De femme. Le son était étouffé, comme si son visage était sous une couverture ou un oreiller.

Comprenant soudain la portée de ses paroles, Cameron leva les yeux vers lui.

— Elle était en train de suffoquer, n'est-ce pas ? fit-elle doucement.

Jack hésita, puis songea qu'il devrait tôt ou tard la mettre au courant.

— Oui.

Cameron se mordit la lèvre.

— Je croyais qu'ils essayaient juste d'être plus discrets. Je ne me suis pas rendu compte...

Elle prit une profonde inspiration.

— Vous ne pouviez pas savoir, assura Wilkins.

Jack lui jeta un regard du genre, assez joué les gentils flics. C'était une grande fille, elle pouvait encaisser.

— Vous avez dit à l'inspecteur Slonsky qu'après avoir appelé la sécurité, le silence est revenu ?

— Oui. La porte s'est ensuite ouverte, et j'ai couru jeter un coup d'œil par le judas, continua Cameron.

— Par simple curiosité ?

Le sarcasme de Jack sembla lui redonner du poil de la bête.

— Et grand bien m'en a pris ! Sinon, vous n'auriez pas la possibilité de me soutirer des informations dont je ne réalise pas encore que je les possède.

Le gratifiant d'un sourire suave, elle ajouta :

— En outre, si je n'avais pas été aussi curieuse, agent Pallas, vous et moi n'aurions jamais eu l'occasion de renouer.

Wilkins toussota en buvant son café. Mais cela ressemblait de manière suspecte à un gloussement.

Jack trouvait son ton railleur risible. Quand il faisait partie des Forces spéciales, avant de rejoindre le FBI, il avait interrogé des espions étrangers, des terroristes, et tout un tas de guérilleros. Alors ce n'était pas une petite adjointe du procureur insolente qui allait lui donner du fil à retordre.

— Ravi de constater que le café vous a redonné un peu d'entrain, commenta-t-il, pince-sans-rire. Maintenant, que diriez-vous de me raconter ce que vous avez vu quand vous avez rempli votre devoir civique en espionnant par le judas ?

Wilkins leva la main.

— Euh, je pourrais peut-être prendre le relais.

Mais Cameron et Jack répondirent d'une seule voix :

— Ça ira.

— J'ai vu un homme quitter la chambre, ce que vous saviez déjà, à n'en pas douter, enchaîna-t-elle.

— Décrivez-le.

— Je l'ai déjà décrit à Slonsky.

— Recommencez.

Jack vit une lueur agacée s'allumer dans son regard. Elle n'appréciait pas qu'on lui donne des ordres. Dommage.

— Un mètre quatre-vingts, peut-être un mètre quatre-vingt-deux, dit-elle. De carrure moyenne. Il portait un jean, un blouson noir, et un T-shirt gris dont il avait rabattu la capuche sur sa tête. Il était de dos, je n'ai pas vu son visage.

— La capuche ne vous a pas paru un peu étrange dans le contexte ? s'enquit Jack.

— J'ai entendu des fessées et des murs vibrer si fort que j'en claquais presque des dents. Franchement, agent Pallas, c'est la soirée tout entière qui m'a paru un peu étrange.

Du coin de l'œil, Jack vit Wilkins lever les yeux au plafond en s'efforçant de réprimer un sourire.

— Pour la taille, vous êtes sûre de vous ? reprit Jack.

Cameron réfléchit quelques instants.

— Oui.

— Et pour son poids ?

Elle poussa un soupir.

— Je ne suis pas douée pour ce genre d'estimation.

— Un petit effort. Faites comme si c'était important.

Un autre regard furibond.

Cameron se tourna vers Wilkins.

— Combien pesez-vous ?

— Une seconde – pourquoi on ne pose pas la question à Jack ?

— L'homme que j'ai vu correspond davantage à votre carrure.

— Oh, mais, dans ce cas, il est plus petit ? suggéra Jack obligeamment.

Wilkins se retourna.

— Plus petit ? Je mesure près de trois centimètres de plus que la moyenne nationale. En outre, je suis alerte.

— Essayons d'être plus précis, dit Jack, se res-saisissant. Je pèse quatre-vingt-cinq kilos, Wilkins, autour de soixante-douze. Sachant cela, où diriez-vous que cet homme se situe ?

Elle examina les deux agents, tour à tour.

— Je dirais environ soixante-dix-sept kilos.

Jack et Wilkins échangèrent un regard.

— Quoi ? fit Cameron. Qu'est-ce que ça vous apprend ?

— Donc, juste pour nous assurer que nous sommes bien d'accord, l'homme que vous avez vu quitter la pièce avant l'arrivée de la sécurité mesurait entre un mètre quatre-vingts et un mètre quatre-vingt-deux et pesait à peu près soixante-dix-sept kilos. C'est bien ce que vous affirmez ?

— Tout à fait, acquiesça-t-elle. Je vois que vous avez obtenu ce que vous vouliez de moi. À présent, quelques informations en retour, déclara-t-elle, s'adressant à Wilkins qui regarda Jack.

Après un instant de réflexion, il s'appuya contre le mur.

— Très bien. Voilà ce que je peux vous dire.

— Que ce soit bien clair : tout ce que je vais vous révéler maintenant est strictement confidentiel, fit Jack. En fait, si vous n'apparteniez pas au bureau du procureur, je ne vous dirais rien.

Cameron reçut le message cinq sur cinq : en d'autres termes, il avait autant envie de lui révéler des infos que de se pendre, mais son patron avait dû l'exiger de lui par courtoisie professionnelle.

— Clair comme de l'eau de roche, agent Pallas, répondit-elle.

— De toute évidence, vous avez déjà tiré vos propres conclusions, donc je passerai rapidement sur les préliminaires pour en venir aux faits, commença Jack. Vous avez appelé la sécurité, qui a découvert le corps de la femme, et averti à son tour les auxiliaires médicaux et la police. Une fois sur les lieux, la Criminelle constate qu'il y a des traces de lutte, et commence son enquête.

— Quel genre de traces ? demanda Cameron.

— Pour gagner du temps, sachez que ce que je ne vous dis pas relève d'un choix délibéré de ma part.

Cameron leva les yeux au plafond. De tous les meurtres et de toutes les scènes de crime des hôtels de Chicago, il avait fallu que ce soit Jack Pallas qui soit désigné sur celui-ci.

— En passant la pièce au peigne fin, les flics sont tombés sur un objet caché derrière le téléviseur, en face du lit. Un caméscope.

— Vous avez la vidéo du meurtre ? s'exclama Cameron. Si seulement tous les homicides arrivaient aussi bien ficelés chez le procureur.

Jack secoua la tête.

— Non. Sur la vidéo ne figurent que les événements qui ont précédé le meurtre.

— Précédé ? répéta Cameron, qui repensa à toute la gamme de bruits sexuels qu'elle avait entendus à travers le mur. Ça doit être une sacrée vidéo.

— En effet, acquiesça Jack. D'autant que l'homme qui a été filmé n'est autre qu'un sénateur américain.

Cameron écarquilla les yeux. Elle ne s'attendait pas à cela. Elle posa la question qui allait de soi.

— Quel sénateur ?

L'agent Wilkins sortit une photo de la poche intérieure de sa veste et la lui tendit. Elle y jeta un coup d'œil, puis regarda Jack.

— C'est le sénateur Hodges, dit-elle.

— Vous le reconnaissez ?

— Bien sûr que je le reconnais !

Bill Hodges avait représenté l'État de l'Illinois au Sénat pendant plus de vingt-cinq ans. Dernièrement, il était apparu plus que de coutume au journal télévisé – il venait d'être nommé président de la commission bancaire du Sénat.

Cameron songea à la femme rousse étendue sur le brancard.

— Ce n'était pas la femme du sénateur dans la 1308, n'est-ce pas ?

— Non, dit Jack.

— Qui était-ce ?

— Disons juste que, la nuit dernière, le sénateur Hodges s'offrait bien plus que la rénovation de son plancher.

Sympa.

— Une prostituée ?

— Je crois qu'à ce niveau, ces femmes préfèrent le nom d'*escort girl*.

— Comment avez-vous fait pour le savoir si rapidement ?

— Nous avons les fichiers du service d'hôtesse. Le sénateur Hodges la voyait régulièrement depuis près d'un an.

Cameron se leva et se mit à arpenter la pièce, réfléchissant au scénario comme s'il s'agissait d'un nouveau dossier qu'on venait de lui remettre.

— Alors pourquoi le caméscope ? Ne me dites pas que le sénateur était stupide au point de croire qu'une telle vidéo resterait secrète. Non... bien sûr, fit-elle après une courte pause. Une affaire de chantage. C'est pour ça que la Criminelle a fait appel à vous.

— Après visionnage de la cassette, il semble évident que le sénateur Hodges ignorait qu'il était filmé, intervint Wilkins.

— C'est à vous qu'on a confié le visionnage ? Petit veinard, persifla Cameron.

— Pas vraiment, mais Jack était occupé à jouer au méchant flic avec Hodges.

— Et moi qui croyais que ce traitement m'était réservé.

Wilkins lui sourit.

— Non... il aime bien donner cette impression à tout le monde. Ça marche plutôt bien en général, le coup du regard noir et menaçant.

Cameron se risqua à regarder discrètement Jack, qui était retourné se poster dans son coin.

Cette description lui plaisait bien. C'était certainement mieux vu que le terme « enfoiré » qu'elle employait depuis trois ans pour parler de lui.

Jack Pallas souriait-il jamais ? La question lui traversa l'esprit.

Puis elle se rappela que, quelle que soit la réponse, elle n'en avait strictement rien à faire.

— Vu le contenu de la cassette, le sénateur Hodges aurait dû être le suspect numéro sur la liste de la Criminelle, dit Jack, ignorant le commentaire de son coéquipier. En fait, si vous n'aviez pas été là, il aurait sans doute déjà été arrêté.

— Vraiment ?

Jack s'écarta du mur et revint vers elle au pas de charge. Il lui arracha la photo des mains et la tint devant ses yeux.

— Arrêtons de tourner autour du pot. Le type que vous avez vu quitter la chambre cinq minutes avant que la sécurité découvre la fille morte – est-il possible qu'il s'agisse de cet homme-là ?

Prise de court par la brusquerie de l'attaque, Cameron hésita.

Il rapprocha la photo de son visage.

— Allons, Cameron... est-il possible qu'il s'agisse de cet homme ?

Cameron ressentit un tressaillement à l'estomac en l'entendant utiliser son prénom. Autrefois, très brièvement, ils avaient été assez proches pour s'appeler par leurs prénoms. Elle s'efforça de ne plus y penser et se concentra sur la photo. Mais, à vrai dire, elle n'avait même pas besoin de la regarder. Non seulement le sénateur était plus petit, mais aussi, si elle devait donner un chiffre – ce qui était apparemment le cas –, elle dirait qu'il pesait environ cent quinze kilos. Elle n'avait peut-être pas vu énormément de détails à travers le judas, mais elle était certaine d'une chose.

— Ce n'est pas lui, affirma-t-elle.

— Vous en êtes sûre ?

— Oui.

Jack recula de quelques pas.

— Dans ce cas, le sénateur Hodges vous doit une fière chandelle. Seul votre témoignage nous empêche de l'arrêter pour homicide.

Un silence s'ensuivit.

— Il n'a pas d'alibi ? demanda Cameron.

Silence. Apparemment, cette question faisait partie de celles auxquelles Jack ne répondrait pas délibérément.

— Je prends cela pour un non, déclara Cameron. Que diriez-vous si, au lieu de vous poser des questions, je remplissais moi-même les blancs ? Donc, cette *escort girl*, qui couchait le sénateur Hodges, le vieux sénateur marié de l'Illinois...

— Qui vient tout juste d'être nommé président de la commission bancaire du Sénat, précisa Wilkins. Quoi ? fit-il comme Jack le fusillait du regard. Je n'ai pas de problèmes avec elle, moi. Du reste, je n'ai pas oublié ce que Davis a dit – nous sommes censés *partager* nos infos, vous vous rappelez ?

Jack en rajouta dans le côté furibond.

— Donc, cette *escort girl* décide de filmer le sénateur pour le faire chanter, enchaîna Cameron. Ils se retrouvent cette nuit pour faire la chose, plusieurs fois (je continue à penser qu'il y a du Viagra là-dessous, au fait), puis le sénateur s'en va. Vingt minutes plus tard, notre mystérieux inconnu débarque. Il y a affrontement, et il tue la femme. Or, comme il n'y a aucune trace d'effraction, on peut supposer que la femme connaissait son meurtrier et l'a laissé entrer. Je m'en sors comment jusque-là ?

Wilkins hocha la tête, impressionné.

— Pas mal.

— Pour ma part, je pense que vous avez eu une longue nuit, intervint Jack. Nous ne voudrions pas abuser davantage de votre temps. Le FBI apprécie votre coopération, mademoiselle Lynde. Nous vous contacterons si besoin est.

Cameron le regarda pivoter sur ses talons et se diriger vers la porte. Apparemment, la discussion était close.

— En fait, j'aurais une dernière question, agent Pallas, dit-elle.

Il se retourna.

— Laquelle ?

— Ai-je *enfin* le droit de quitter cette maudite chambre d'hôtel ?

Quand l'agent Wilkins proposa à Cameron de la raccompagner chez elle en voiture, elle accepta à contrecœur. Si pressée qu'elle fût de mettre quelque distance entre Jack et elle, elle ne voulait pas pour autant qu'il pense que son attitude l'intimidait.

Assise à l'arrière de la voiture de Wilkins – du moins supposait-elle que c'était la sienne, vu qu'il était au volant et qu'elle n'imaginait pas Jack propriétaire d'une Lexus –, elle appuya la tête contre le cuir de son siège et regarda par la vitre. Elle était restée confinée dans cette chambre d'hôtel si longtemps que la lumière du jour, presque irréaliste, l'avait éblouie. Il était presque midi, cela faisait donc à peu près trente heures qu'elle n'avait pas fermé l'œil. Même un café du Starbucks ne réussirait pas à la requinquer.

Bercée par le ronronnement du moteur, elle détourna les yeux de la vitre, et, les paupières mi-closes, observa l'homme assis devant elle.

Jack Pallas.

Si elle n'avait pas été aussi vannée, elle aurait ri de l'ironie de la situation. Cela dit, mieux valait s'abstenir de rire quand on était installé à l'arrière d'une voiture en compagnie de deux agents du FBI – dont un nourrissait déjà à son égard une animosité palpable.

Elle n'était pas surprise qu'il lui en veuille toujours. Comment pourrait-elle jamais oublier son expression lorsqu'elle lui avait annoncé qu'ils n'inculperaient pas Martino ?

C'était trois ans auparavant, un vendredi en fin d'après-midi. Plus tôt dans la journée, son patron, Silas Briggs, le procureur fédéral du district nord de l'Illinois, l'avait convoquée dans son bureau pour parler du dossier Martino. Naïvement, elle avait cru qu'il voulait faire le point sur les poursuites qu'elle comptait engager. Aussi était-elle tombée des nues quand il avait déclaré :

— J'ai décidé d'abandonner les poursuites.

Il lui avait annoncé la nouvelle de but en blanc, alors qu'elle était à peine assise, comme s'il était pressé d'en finir.

— Contre les hommes de Martino ou contre Martino lui-même ? avait-elle demandé.

Silas avait négocié l'immunité avec certains en échange de leur témoignage, avait-elle d'abord supposé.

— Personne ne sera poursuivi, avait-il précisé.

Cameron avait accusé le coup.

— Vous ne voulez engager *aucune* poursuite ?

— Je comprends votre surprise.

C'était l'euphémisme de l'année !

— Le FBI a passé plus de deux ans sur cette affaire. Avec toutes les informations réunies par l'agent Pallas lorsqu'il était infiltré, nous disposons d'assez de preuves pour mettre Martino derrière les barreaux jusqu'à la fin de ses jours. Pourquoi renoncer aux poursuites ?

— Vous êtes jeune et enthousiaste, Cameron, et c'est ce que j'aime chez vous. C'est d'ailleurs l'une des raisons pour lesquelles je vous ai volontiers débauchée de chez *Hatcher & Thorn*, avait expliqué

Silas, faisant référence au cabinet juridique où elle travaillait avant de rejoindre le bureau du procureur.

Cameron avait levé la main pour l'arrêter. Certes, elle était nouvelle à ce poste, et elle était à coup sûr enthousiaste, mais avant de devenir procureur, elle avait travaillé quatre ans comme avocat-conseil. Néanmoins, si Silas ne la croyait pas prête, elle n'allait pas tout gâcher par orgueil.

— Écoutez, Silas, si vous pensez que je ne suis pas assez expérimentée pour prendre en charge cette affaire, confiez-la à quelqu'un d'autre. Il me faudra probablement quelques jours pour avaler la pilule, mais je m'en remettrai. Je serai même prête à assister celui qui reprendra le dossier pour...

Silas l'interrompt.

— Personne dans ce bureau ne va entamer de poursuites. Point final. J'ai suffisamment d'expérience pour savoir qu'un procès de ce genre peut rapidement virer au cirque médiatique, et être source d'un énorme embarras pour le gouvernement. Vous croyez avoir réuni assez de preuves aujourd'hui ? Attendez un peu : une fois que nous aurons ouvertement déclaré la guerre à Martino, les témoins retourneront leur veste – pire encore, certains disparaîtront ou mourront dans des circonstances mystérieuses – et avant de comprendre ce qui vous arrive, le procès aura commencé, et vous n'aurez pas l'ombre d'une preuve qui tienne la route pour confirmer les promesses faites au jury dans votre déclaration préliminaire.

Cameron savait qu'à ce stade, mieux vallait céder. Elle n'avait pourtant pu s'empêcher d'argumenter.

— Mais le témoignage de l'agent Pallas suffira à lui seul à...

— L'agent Pallas a vu beaucoup de choses, malheureusement, il s'est fait démasquer trop tôt, l'avait interrompu Silas. Et, bien que j'apprécie les deux

années qu'il a consacrées à cette affaire, si nous allons au tribunal et que nous n'obtenons aucune condamnation, cet échec nous retombera dessus – et pas sur l'agent Pallas ou qui que ce soit d'autre du FBI. Il est hors de question que mon bureau prenne un tel risque.

Cette fois, Cameron n'avait pas riposté. Roberto Martino et ses sous-fifres étaient responsables d'au moins un tiers du trafic de drogue de toute la ville de Chicago ; ils blanchissaient leur argent à l'aide d'une vingtaine de sociétés fantoches ; et ils extorquaient, soudoyaient et menaçaient tous ceux qui se mettaient en travers de leur route, quand ils ne les tuaient pas purement et simplement.

C'était avant tout pour traduire en justice des criminels de l'acabit de Martino que Cameron avait rejoint le bureau du procureur. Dans les temps difficiles qui avaient suivi le meurtre de son père, cette décision – ainsi que le soutien moral de Collin et d'Amy – avait été la bouée à laquelle elle s'était raccrochée pour ne pas sombrer.

Dans l'ensemble, son travail au sein du cabinet juridique lui avait plu. Un père agent de police, une mère greffière jusqu'à ce qu'elle divorce pour épouser un pilote rencontré alors qu'elle transcrivait sa déposition (dans le cadre de son divorce, rien de moins), sa famille s'en sortait plutôt bien. Sans être riche pour autant. Du coup, Cameron avait apprécié l'indépendance et la sécurité que son salaire de 240 000 dollars lui avait procurées durant quatre ans.

Son père avait été fier de sa réussite. D'après ses collègues présents aux obsèques, il leur rebattait les oreilles avec les succès de sa fille.

Après le divorce de ses parents, elle était restée proche de son père et de sa famille paternelle – surtout après que sa mère eut déménagé en Floride avec son nouvel époux, retraité de sa compagnie

aérienne peu de temps après l'entrée en fac de droit de Cameron.

La mort de son père avait été un coup terrible.

Elle travaillait pour *Hatcher & Thorn* depuis quatre ans quand, un soir, le capitaine de la police l'avait appelée au bureau pour lui annoncer ce que tout membre de la famille d'un représentant de l'ordre redoutait : elle devait se rendre à l'hôpital sur-le-champ. Quand elle avait franchi les portes des urgences en courant, il était déjà trop tard. Hébétée, elle avait écouté le capitaine lui expliquer que son père avait été abattu par un dealer alors qu'il croyait répondre à un appel banal pour violence domestique.

Durant les deux semaines qui avaient suivi, elle avait eu l'impression d'évoluer dans une espèce de brouillard gris. Puis elle s'était ressaisie et était retournée au bureau. Le souvenir de son père, qui avait toujours été si fier de son travail acharné, avait été son moteur. Il aurait souhaité qu'elle aille de l'avant, qu'elle poursuive sa carrière. Mais quelque chose lui manquait.

Ce fut un mois après l'enterrement, alors qu'elle se trouvait à la cour, qu'elle découvrit ce que c'était. Elle attendait pour débattre d'une motion de preuves – qui lui aurait autrefois paru importante, mais lui semblait à présent d'une insignifiance consternante – quand le greffier avait annoncé : *Les États-Unis contre Markovitz.*

Il s'agissait d'une simple affaire de détention d'arme avec récidive. Une comparution éclair, rien de tapageur, une motion pour éliminer les preuves déposées par le prévenu. Du point de vue de la procédure, cette affaire se rapprochait de celle de Cameron. Elle y avait donc prêté une attention particulière afin de cerner l'humeur du juge. Après un bref débat, ce dernier s'était prononcé en faveur de

l'État. Cameron avait alors vu les yeux de l'adjointe du procureur s'illuminer de satisfaction.

Depuis la mort de son père, pas une seule fois elle n'avait ressenti ce genre de satisfaction.

Mais ce matin-là, tandis que le prévenu en uniforme orange était emmené hors du tribunal, les poignets menottés, elle avait eu le sentiment que quelque chose de significatif avait eu lieu, et peu importait que ce fût à une toute petite échelle. Justice avait été rendue. Le meurtrier de son père était aussi un récidiviste. Peut-être que si on en avait fait davantage, peut-être que si le revolver n'avait pas été en libre circulation, peut-être que si l'homme lui-même n'avait pas été libre à ce moment-là...

Elle pouvait lutter contre cela, avait-elle réalisé.

Cette semaine-là, elle avait postulé comme adjointe auprès du procureur.

Elle ne s'était cependant pas rendu compte à quel point la politique entravait en ligne de compte dès lors qu'on travaillait pour le gouvernement. Et ce jour-là, tandis que Silas expliquait les raisons de son retrait de l'affaire Martino, elle avait compris que le bureau du procureur n'échappait pas à cette règle. En gros, Silas ne voulait pas se mouiller et prendre le risque de perdre un procès qui serait couvert par les médias à l'échelle nationale.

Sa décision l'avait surprise. Et contrariée. Elle avait été écœurée à la pensée qu'on permette à un type comme Martino de continuer ses magouilles en toute impunité. Malheureusement, à moins de rendre sur-le-champ son insigne d'adjointe du procureur, elle était pieds et poings liés. Embauchée depuis à peine un an, elle ne pouvait tenir tête ouvertement à son patron sur une affaire de cette importance. Pas si elle voulait continuer à lutter contre le crime. Du coup, elle l'avait joué profil bas.

— Très bien. Aucune charge, avait-elle dit, l'estomac noué.

— Je suis content que vous compreniez, avait déclaré Silas. Oh, une dernière chose ! Je n'ai pas eu l'occasion d'informer le FBI que nous nous retirions de l'affaire. Il faudrait que quelqu'un avertisse l'agent Pallas et son équipe. Et comme vous semblez bien vous entendre avec lui, j'ai pensé que vous pourriez vous en charger.

C'était là une mission dont Cameron ne voulait en aucun cas.

— Il serait plus approprié que l'agent Pallas l'apprenne directement de votre bouche, me semble-t-il, Silas. Surtout après ce qu'il a enduré pendant cette enquête.

— Il ne faisait que son boulot. Ce sont les risques du métier.

Sentant à son ton, qu'il était inutile de discuter, Cameron s'était contentée de hocher la tête. Elle craignait d'aller trop loin si elle ouvrait la bouche.

Silas avait soutenu son regard.

— Que nous soyons bien d'accord : la seule chose que le FBI a besoin de savoir, c'est qu'aucune charge n'a été retenue contre Martino et ses hommes. Ce bureau a pour règle de ne pas faire le moindre commentaire quant au processus interne de prise de décision.

Comme Cameron demeurait silencieuse, Silas avait incliné la tête de côté.

— Nous travaillons en équipe sur ce dossier, Cameron. Est-ce suffisamment clair ?

Oh, c'était on ne peut plus limpide ! Silas l'envoyait au casse-pipe. Il lui faisait assumer l'entière responsabilité de sa décision. Mais c'était la règle du jeu. C'était son patron, en plus d'être un membre extrêmement important et influent dans le milieu

judiciaire de Chicago. Ce qui signifiait qu'elle n'avait d'autre choix que de répondre :

— C'est comme si c'était fait.

Wilkins jeta un coup d'œil dans le rétroviseur. Cela faisait un moment que sa passagère à l'arrière ne s'était pas manifestée.

— Elle dort ? demanda Jack.

— La nuit n'a pas été de tout repos, observa Wilkins après avoir hoché la tête.

— Exact. Passons prendre une autre tournée de café avant de rentrer. Le liquide qu'ils ont au bureau est infect.

— Je voulais dire que la nuit n'avait pas été de tout repos pour *elle*.

Jack savait très bien ce que son coéquipier voulait dire. Mais il s'efforçait le plus possible d'éviter de penser à *elle*.

— C'est plutôt bizarre que vous vous retrouviez en de pareilles circonstances.

Apparemment, Wilkins n'avait pas capté le signal « laissons tomber le sujet ».

Jack vérifia que Cameron était bel et bien endormie.

— Peu important les circonstances, ç'aurait été bizarre de toute façon, fit-il à mi-voix.

Wilkins détourna un instant les yeux de la route.

— Vous avez des regrets ?

— À propos de ce que j'ai dit ?

— Oui.

— Non. Je regrette seulement qu'il y ait eu une caméra à ce moment-là.

Wilkins secoua la tête.

— Rappelez-moi de ne jamais me quereller avec vous.

Jack aimait bien faire équipe avec Wilkins. Au début, quand son boss lui avait attribué comme

partenaire un jeune diplômé de l'École de police, il avait eu des doutes. Le costume hors de prix que Wilkins portait le jour de leur rencontre n'avait pas arrangé les choses. Cependant, sous ses airs de plaisantin, Wilkins était beaucoup plus futé que Jack ne l'avait imaginé. Il avait du respect pour lui – malgré leur approche diamétralement opposée de la plupart des choses. En outre, Jack n'était pas mécontent d'avoir un coéquipier loquace, pour une fois, d'autant que le dernier en date, dans le Nebraska, émettait en moyenne six mots par jour et avait autant de personnalité qu'une poignée de porte. Avec ce type-là, les planques avaient été une vraie partie de plaisir... Non pas qu'une planque dans le Nebraska ait eu la moindre chance d'être intéressante. Il s'était ennuyé à mourir pendant trois ans – ce qui, bien sûr, était le but de l'action disciplinaire intentée contre lui par le ministère de la Justice.

Jack s'assura de nouveau que Cameron dormait profondément.

Quand il disait à Wilkins n'avoir pas de regrets quant à ce qui s'était passé trois ans plus tôt, ce n'était pas entièrement vrai. Bien sûr qu'il s'en voulait – ses propos étaient injustifiés. Il en avait pris conscience immédiatement après les avoir prononcés.

Lorsqu'il avait appris qu'il était transféré de nouveau à Chicago, il s'était promis de tourner la page. Sauf qu'il ne s'attendait pas à tomber sur Cameron Lynde la semaine de son arrivée. La côtoyer lui rappelait un tas de mauvais souvenirs.

Pour commencer, il n'arrivait pas à oublier cette façon qu'elle avait eue d'éviter de le regarder le jour où elle lui avait annoncé qu'ils ne traduiraient pas Martino en justice.

Ce vendredi-là, en fin de journée, elle avait appelé pour prévenir qu'elle passerait à son bureau pour leur parler à Joe Dobbs, son coéquipier, et lui.

Quand on avait frappé à la porte, et qu'il l'avait vue sur le seuil, il avait souri. Il en gardait un souvenir très net, sans doute parce qu'il souriait rarement à l'époque – il n'avait pas eu beaucoup de raisons d'être joyeux durant les deux années où il avait travaillé pour Martino. Pour être franc, après une si longue période sous couverture, il était quelque peu dézingué et avait du mal à se réhabituer à une vie normale. En outre, il dormait mal, ce qui n'arrangeait rien.

Si difficile qu'ait été la transition, il y avait une facette dans son boulot qui ne le dérangeait pas : travailler avec Cameron Lynde. En fait, il avait commencé à trouver inquiétant que cela ne le dérange pas davantage. Leurs conversations étaient toujours d'ordre strictement professionnel – dossier Martino oblige –, pourtant, les quelques fois où ils s'étaient retrouvés en tête à tête, il avait senti une sorte de courant passer entre eux. Il n'aurait su le décrire, sinon pour dire que quel qu'il fût, ce courant lui faisait regretter d'être encore aussi perturbé.

— Entrez, lui avait-il dit.

Ce jour-là, quand Cameron avait pénétré dans son bureau, elle ne lui avait pas rendu son sourire.

— L'agent Dobbs se joindra à nous ? avait-elle demandé.

— Il arrive. En attendant, asseyez-vous, avait-il proposé en indiquant un siège devant son bureau.

— Merci, ça va, avait-elle répondu.

Il la côtoyait depuis un moment, et commençait à la connaître suffisamment pour deviner que quelque chose clochait – elle avait évité les plaisanteries sarcastiques et vaguement charmeuses qu'ils avaient pris l'habitude d'échanger dans la conversation – et qu'il en était venu à apprécier. En fait, elle paraissait nerveuse.

Il avait eu un mauvais pressentiment.

— Vous avez dit que vous vouliez parler de Martino – il y a un problème avec le dossier ?

Il l'avait sentie hésitante.

Bingo.

Elle avait lancé un regard vers la porte.

— Je crois qu'il vaudrait mieux attendre l'agent Dobbs, avait-elle répondu avant de se mordiller la lèvre.

Jack n'aurait su dire ce qui l'avait le plus troublé, de cette soudaine manifestation de vulnérabilité, ou du fait qu'il n'arrivait pas à détacher les yeux de sa bouche.

Il s'était levé, avait contourné son bureau pour aller fermer la porte, puis s'était planté devant elle.

— Quelque chose vous turlupine.

— Agent Pallas, je crois...

— Appelez-moi Jack, d'accord ? avait-il coupé. Il est grand temps qu'on en vienne aux prénoms.

Comme elle regardait de nouveau vers la porte, il avait eu un geste qui les avait tous deux surpris – il lui avait pris doucement le menton et avait tourné son visage vers lui.

— Parlez-moi, Cameron. Dites-moi ce qui ne va pas.

Lorsque ses magnifiques yeux bleu-vert avaient croisé les siens, il avait éprouvé une sensation analogue à ces décharges électriques que les hommes de main de Martino lui avaient infligées pendant ses deux jours de captivité. En infiniment plus agréable, évidemment.

— Jack, avait-elle murmuré, je suis tellement navrée...

Un coup frappé à la porte l'avait interrompue.

Ils s'étaient vivement écartés l'un de l'autre comme Joe pénétrait dans la pièce. Ce dernier avait paru surpris de les trouver ainsi, face à face.

— Salut... Désolé pour le retard.

Joe s'était assis sans attendre qu'on l'y invite – Jack et lui étaient coéquipiers depuis quatre ans, ils ne faisaient pas de manières entre eux. Il avait croisé les jambes et regardé Cameron.

— Jack m'a dit que vous vouliez nous parler de l'affaire Martino ?

— En effet, avait-elle acquiescé d'une voix tendue.

Elle était de nouveau nerveuse, et, curieusement, concentrait son attention sur Joe.

— Je voulais vous faire part d'une décision que nous avons prise. Nous n'allons pas engager de poursuites contre Martino. Ni qui que ce soit d'autre de son organisation.

On aurait entendu une mouche voler. Finalement, Jack avait rompu le silence.

— Vous plaisantez ?

Cameron ne le regardait toujours pas.

— Je comprends votre déception à tous deux.

— Qu'entendez-vous par « ne pas engager de poursuites » ? avait demandé Joe.

Pendant les deux années que Jack avait passées sous couverture, Joe avait été son contact avec le FBI ; il connaissait toutes les saloperies commises par Martino.

— Notre bureau a décidé que les preuves manquaient pour porter le dossier devant un jury.

Jack avait lutté pour garder son calme.

— Arrêtez vos conneries ! Qui a pris cette décision ? C'est Briggs ?

Joe s'était levé et s'était mis à arpenter la pièce.

— Cet enfoiré ne pense qu'à sa réputation, avait-il lâché avec dégoût.

— Je veux lui parler, avait alors lâché Jack.

Cameron avait fini par se tourner vers lui.

— C'est inutile. C'est... *mon dossier*. Et c'est *ma* décision.

— Mon œil ! Je n'en crois pas un mot.

— Jack, avait dit Joe en lui lançant un regard d'avertissement.

Cameron, quant à elle, était demeurée de marbre.

— Je comprends combien c'est frustrant de...

Jack avait fait un pas vers elle.

— Frustrant ? avait-il répété. Vous n'avez visible-ment pas la moindre *idée* de ce que je ressens en cet instant ! Vous avez lu les dossiers – du moins je le croyais, mais je commence à me demander ce que vous avez fabriqué, au bureau du procureur, pendant tout ce temps. Vous savez qui est Martino, et ce qu'il a fait. Bon sang ! mais qu'est-ce que vous avez dans le crâne ?

— Je suis désolée, avait-elle répliqué sans ciller. Je sais combien vous vous êtes investi dans cette enquête. Malheureusement, il n'y a rien de plus à dire.

— Oh, que si ! Vous pouvez me dire à qui cette ordure de Martino a graissé la patte pour qu'un tel miracle se produise. Si Briggs n'a pas pris cette décision, alors...

Il s'était interrompu un instant pour la dévisager.

— Qu'en penses-tu, Joe ? Tu crois qu'on devrait examiner les comptes de Mlle Lynde ? Histoire de voir si elle n'a pas récemment reçu un gros versement ?

Cameron s'était approchée de lui et l'avait regardé droit dans les yeux.

— Vous dépassez les bornes, agent Pallas.

Joe s'était interposé entre eux.

— Bien, je crois qu'on a tous besoin de prendre un peu de recul et de se calmer.

Jack l'avait ignoré.

— J'exige une explication, avait-il lancé à Cameron.

Elle avait soutenu son regard avec colère et n'avait pas cédé un pouce de terrain.

— Comme vous voudrez. Vous vous êtes fait démasquer trop tôt. J'espère que cette explication

vous satisfait, parce que c'est la seule que je peux vous donner.

Une bouffée de rage avait submergé Jack. Et de culpabilité. Elle venait de toucher une corde sensible ; même s'il n'avait pas eu le choix, il ne se passait pas un jour sans qu'il se reproche d'avoir été démasqué trop tôt.

— Sortez de mon bureau, avait-il articulé d'une voix glaciale.

— C'est justement ce que je m'apprêtais à faire, avait rétorqué Cameron. Une dernière chose : si jamais vous vous inquiétez de savoir à quel camp j'appartiens, ou si je suis dévouée à mon travail, posez-moi la question directement, agent Pallas. Mais s'il vous prend l'envie de fouiner dans mes comptes, vous aurez intérêt à avoir une ordonnance du tribunal ou un sacré avocat pour assurer votre défense. Agent Dobbs, bonsoir, avait-elle ajouté avec un signe de tête à l'adresse de Joe.

Sur ces mots, elle avait quitté la pièce.

Joe l'avait suivie du regard, puis :

— Je sais à quel point tu es furieux, Jack, et je le suis autant que toi, crois-moi. Mais fais gaffe. Cameron Lynde est peut-être une nouvelle recrue, elle n'en demeure pas moins adjointe du procureur. L'accuser de corruption ne serait pas une très bonne idée.

Jack l'avait à peine écouté. Il ne pensait qu'à une chose.

Il avait sacrifié deux années de sa vie pour rien. À la trappe !

Joe n'avait pas perdu de temps pour réagir.

— Je vais voir Davis, avait-il déclaré, faisant référence à leur patron. J'aimerais connaître le fin mot de l'histoire. Rentre chez toi, Jack, avait-il ajouté en s'approchant pour lui poser la main sur l'épaule.

Saoule-toi, fais ce que tu veux, mais quitte ce bureau avant de dire des choses que tu risques de regretter.

Jack avait hoché la tête.

Deux années à la trappe.

Dans l'ascenseur, il avait fixé les portes d'un air hébété. Cameron Lynde avait-elle une petite idée de ce qu'il avait enduré pour rassembler les preuves qu'elle venait de faire passer à la trappe. Oui, on l'avait démasqué, mais uniquement à cause de la DEA¹ qui, pour de sombres histoires de juridiction, avait bêtement envoyé son propre agent sous couverture prendre contact avec Martino. Il avait fallu cinq secondes à Jack pour le démasquer. Dix à Martino.

Ce dernier avait ordonné à Jack de l'abattre.

Pour maintenir sa couverture, Jack avait fait des choses pas jolies-jolies, mais, jusque-là, il avait réussi à s'en sortir sans tuer personne. Cette fois, cependant, Martino exigeait qu'on lui rapporte le corps de l'agent en question – il comptait l'utiliser pour envoyer un message de mise en garde à la DEA –, et aucune ruse ne permettrait à Jack de s'en tirer sans produire de cadavre. Il s'apprêtait à rencontrer l'autre agent pour l'avertir, et les sortir tous deux de là, lorsque les hommes de main de Martino leur étaient tombés dessus.

Ils avaient liquidé l'agent de la DEA sur-le-champ. S'en tenant à son plan de départ, Martino avait fait déposer le corps devant les bureaux de la DEA la nuit même.

Avec Jack, il s'était montré moins clément.

C'était le moins qu'on puisse dire.

Cela faisait deux jours que Jack était retenu prisonnier quand les sbires de Martino commirent une erreur fatale.

1. Le *Drug Enforcement Administration* est le service de police fédéral américain chargé de lutter contre le trafic de stupéfiants. (*N.d.T.*)